

## MISE EN LUMIERE DE L'ŒIL AVEUGLÉ<sup>1</sup>

### (Peindre l'au-delà du vide)

Il est paradoxal de dire du visible qu'il peut être muet. Cependant, c'est ainsi que s'inaugure le rapport à la peinture de Bram Van Velde, ce qui ne devrait rien augurer de bon. Or au contraire ce mutisme premier, pour autant qu'on lui en laisse le temps - et c'est là l'important : le temps laissé - finit par vous dévisager et alors vous commencez à entrevoir qu'en effet vous êtes en train *d'être dévisagé* - et il n'y a qu'un visage pour en dévisager un autre. Vous le ressentez comme muet, ce qu'il n'est possible de ressentir que d'un visage, puisque seul ce qui possède la faculté de parler peut être muet, et seul parle le visage ; quand la bouche parle, tout le visage parle. La peinture de BVV vous dévisage sans crier gare, muette.

Je propose, sur cette peinture, une parole précisément *religieuse*, procédant d'une attention religieuse à son apparition. Cela revient à faire plus que l'hypothèse, à affirmer que son caractère muet est le caractère d'une peinture qui entend et qui écoute. Autrement dit Abraham est notre père à tous : c'est le père des - non pas des croyants, de ceux qui "croient", mais des "fidèles", de ceux qui se reçoivent de - qui "ont" (?) la "foi" (*fidés*).

Abraham écoute, quitte tout et part dans désert et vide vers il ne sait pas où mais il écoute et reçoit et obéit. Attentivement, il se garde de se mettre en travers de l'action divine (de l'inspiration) et il acquiesce, il laisse être, ce qui va prendre du temps, le temps d'une vie entière et le temps de toutes les vies - c'est pourquoi toute cette histoire se passe au présent.

Mais avant d'être devenu Abraham, ce qu'il est pour nous, Abraham a été Abram et nous dirons que le peintre n'a pas eu, muet et angoissé comme pas un, d'autre modèle de vie qu'Abram, celui qui attend d'être. Muet tellement il regarde droit et loin devant lui en direction du vide.

Un visage qui scrute, muet, vers le vide, c'est un visage tellement pénétré de ce qu'il scrute qu'il y a en lui un plein, un plein d'immobilité et un plein d'attention et d'attente et un plein du vide qui attend sa plénitude ; en tout cas c'est un visage qui ne s'est pas encore mis en mouvement, dont le mouvement est retenu, suspendu, égyptien, qui n'a pas encore de main, pour qui le mouvement vers la toile va être terrible - car si ce mouvement n'était pas le bon, si ce mouvement trahissait la révélation attendue à l'horizon du vide ? Le seul mouvement *vrai* est un mouvement de parfaite obéissance. Rien n'est plus difficile, rien

n'est plus libre que la parfaite obéissance. BVV prend infiniment au sérieux ce qu'il a reçu d'être : peintre, Abram peintre. Sans le faire exprès, il vient après Fra Angelico et Andreï Roublev : il vise la sainteté dans la peinture. C'est exactement ce qui le rend mystérieux et incompréhensible aux contemporains de toujours. Le spectateur qui regarde n'attend pas, lui, et passe au suivant, sans aucune retenue contemplative, sans aucun accueil mystique : j'ai dit qu'était requise devant la peinture de BVV une disposition religieuse, autrement dit qui nous relie à une attente.

BVV, lorsqu'il va se lever et s'avancer vers le carré vide, alors devenant Abraham - mais chaque fois ce sera tout à refaire, car le doute est infini, car la foi ne fait qu'un avec le doute infini - Eli, Eli, Lama Sabaqtani - (c'est en cela qu'elle (la foi) n'a rien d'une croyance), obéit (BVV obéit) à ce qu'il lui est donné d'être : un visage singulier, le sien, non pas comme visage contingent mais comme visage unique image de l'Unique (seul l'unique peut être image de l'Unique), le visage BVV, ce visage tellement plein de regarder le vide là, devant, le reflétant, reflétant toutes choses qui se tiennent au-delà du vide, les *figurant*.

Aussi les toiles de BVV sont-elles extrêmement "pleines" car elles marchent, elles marchent, elles avancent, immobiles, elles parcourent le désert, tout le désert et le vide. Elles sont un *fiat* pour que la lumière soit et emplisse et traverse le vide. Mais tout autant laissent-elles du vide : le vide du regard même. Les peintures ne sont pas des autoportraits profanes, mais nous regarde le regard accordé à la vision.

Donc d'une part les toiles sont pleines qui "disent" le vide et d'autre part elles maintiennent, mutiques, ce vide : tout le contraire des toiles vides d'un Malevitch, vides d'un vide optimiste et à la limite bavard, d'un vide révolutionnaire, d'un vide croyant. Le vide de Malevitch n'est nullement ascétique ; à l'inverse le plein de BVV l'est terriblement. Car le Dieu de Bram est un Dieu terriblement jaloux (comme tous les vrais amants).

Le vide appelle et le vide sur la toile est l'œil de celui qui à l'appel s'est mis en marche. Œil aveuglé par l'aveuglante vérité, voilà ce qui est terrible : la vérité est aveuglante, de sorte que voir et ne plus rien voir du tout sont d'une telle proximité que le peintre doit à chaque fois envisager de ne plus jamais rien voir, du seul fait qu'il voit, qu'il obéit à la vision. Que la vue puisse être sacrifiée à la vision de la vérité, c'est ce qui la rend tragique. Que la main accomplisse le geste d'obéissance de la vue à la vision, c'est ce qu'on peut appeler la dramatique de la vue. Une telle tension est fatalement exténuante, comme est exténuant le destin de Polyphème aveuglé, mais plus encore celui d'Œdipe et de Tirésias, les voyants aux yeux crevés.

La tension est considérable parce qu'il est tout à fait contre nature pour un être de laisser être ce qui a à être plutôt que de le faire être. BVV ne réussit pas spontanément à se retenir de peindre. Il doit faire un effort sur-naturel d'arrachement à soi

<sup>1</sup> Texte inspiré en juin 1996 par une exposition à la Galerie Hus (Paris 18<sup>e</sup>).

pour "ne pas vouloir", c'est à dire pour laisser être ce regard qui vide, ce vide qui regarde, plutôt que pour faire être une inévitable chimère, privée de nécessité intérieure. C'est le visage de BVV qui emplit la toile parce qu'il n'a pas d'autre visage "sous la main" pour peindre le Visage du Vide - de Celui qui se retire pour laisser être. On dira ici classiquement (ou trivialement après Héraclite et tant d'autres) que la peinture révèle sur le mode du voilement.

Que la couleur s'accroche sur toile ou sur papier, elle arrête la Lumière, la renvoyant de toutes les façons et dans toutes les directions qui font du désert et du vide espace et monde. La création est là. Que la lumière soit et le vide devient monde et le monde couleurs et les couleurs plurielles formes. L'action de la main, en fin de compte, fait être ce que le regard aurait voulu laisser être, de telle sorte qu'il faut à ce dernier l'humilité de la foi, la confiance en la main. Ce qui montre qu'il y a dilemme, c'est que le regard de l'homme de foi est unique et droit (vers le vide), tandis que le mouvement (celui de la lumière et de la main qui fait être, sous cette lumière, la surface peinte) est oblique et multiple. D'où le risque infini de se mettre en mouvement, de trahir l'unicité et la rectitude.

Ce risque et sa réalisation qui fait être la surface peinte comme le chemin qu'on laisse derrière soi - même si on se retourne pour regarder le chemin parcouru (*méta-odos*), on ne revient pas dessus - c'est l'histoire de soi de BVV. Il construit - non, il ne *construit* pas ! Il est bien obligé de construire et c'est son propre visage-regard qu'il construit, mais il le construit comme quelque chose (comme quelqu'un) qu'il trouve, non pas qu'il trouve, qu'il rencontre, qui est là. Il construit car il peint son Nom. La peinture est, comme la tente de YHVH, la demeure du Nom. La signature de BVV tient toute la place. Toute la toile est construite comme sa signature. Cela, BVV le fait avec beaucoup d'humilité car c'est sa seule solution. Il peint en effet la douleur d'être là : au présent, la souffrance est douleur. Douleur de l'inaccomplissement, souffrance de l'attente attentive - rien de commun avec le naturel prolifique d'un Picasso ("Je ne cherche pas, je trouve...produire, produire..."). BVV : "On ne peut qu'attendre".

Peindre ne peut donc être pour BVV une action libératrice. Chaque œuvre rend visible l'attente. Elle n'en libère pas. Elle ne rapproche pas (optimisme) du but. Elle éloigne des commencements et le but demeure dans son éloignement radical. L'œuvre alimente donc la douleur.

Cependant, si le geste de peindre n'a pas "atteint le but", il se pourrait bien cependant que le but (la Terre promise) soit là, dans la peinture, puisque celui qui la regarde "en vérité", elle le regarde comme seul un regard peut regarder : le regard de BVV qui nous donne, muet, une leçon d'attention.